

# INTRODUCTION

Ô poète, ta Muse est voilée à la turque  
Et dérobe ses yeux comme on cache un secret.

Louis DANTIN –  
«À Clovis Duval auteur hermétique et abscons»

L'ex-Très Révérend Père Eugène Seers, plus connu sous le pseudonyme de Louis Dantin, n'est pas de ceux qui ont conquis une renommée populaire et tapageuse. Près de trois quarts de siècle après sa mort, son nom est encore peu familier au grand public. Et pour cause! C'est « le nom imaginaire d'une personnalité qui voulait rester mystérieuse »! Ainsi se présente-t-il dans l'*Anthologie des Poètes canadiens* de Jules Fournier, préfacée par Olivar Asselin. On pourrait certainement faire sien le célèbre vers de Félix d'Arvers : « Mon âme a son secret, ma vie a son mystère. » Pour échapper à autrui, le surprendre ou le mystifier, il a tenté de dissimuler sa vraie nature derrière le masque, l'habile camouflage, le subtil déguisement. Il est passé maître dans l'art du faux-semblant, de l'apparence, du leurre. N'a-t-il pas avoué à son ami, le poète Dion-Lévesque, abriter en lui « tant de différentes personnes! Et si différentes! qu'il ne savait jamais laquelle viendrait à la surface »?

Condamné à avancer masqué, il s'était résigné à écrire sous une multitude de pseudonymes : Eugène Voyant, Silvio, Émile Kovar, Émile Escande, Serge Usène, Marie Aymong, Serge d'Antan, Jos. Saint-Hilaire, Lucius, Marjiotta, Louis Dantin, Eugène Dantin, Eugène Cyr, Alfred Cirée, Aristide, Jérôme Cognard, Pierre Cœur, Pierre Vieuxtemps, et Lucien Danet, Louis Danet, Saint-Linoud (anagrammes de Louis Dantin)... Il en avait même en réserve qu'il n'utilisa jamais ou qu'il utilisa dans des périodiques qui nous sont inconnus : Jules Paty, Lucien Lefranc, John Smith, et deux autres anagrammes de Louis Dantin : Tildon Aunis et Danil Tousin. Qu'importe le stratagème! Publier ses textes sous un nom fictif – quel qu'il soit! – était une joie qu'il goûtait avec un naïf plaisir.

Le pseudonyme, c'est l'armure derrière laquelle le frocard doit se cacher. S'il triche, s'il a recours aux reflets de miroir, c'est pour ne pas encourir le blâme des honnêtes gens. Quand Olivar Asselin lui cédera sa place à *La Revue Moderne*, il ira jusqu'à lui conseiller de dactylographier ses articles au cas où quelqu'un à la direction reconnaîtrait son écriture, puis d'ouvrir une boîte postale « sous le nom d'un ami et de faire adresser le courrier au nom de Louis Dantin, aux soins du locataire », car en révélant son adresse, « n'importe qui pourrait se renseigner sur son identité » ! Dantin voulait certes garder l'anonymat, « mais non jusqu'à se cacher comme le ferait un criminel », aussi proposait-il qu'on adresse son courrier à « Louis Dantin – c/o Jos. E. Sears, 97 Walden, Cambridge ». « Jos » pour « Joseph », son deuxième prénom, et Sears pour Seers, son patronyme !

Son univers est une scène de théâtre, un perpétuel jeu de dupes. Les nombreux pseudonymes derrière lesquels il s'est abrité témoignent de ce besoin tout romanesque du déguisement. En fait foi cet aveu retrouvé dans ses papiers : « J'ai voulu parcourir tout le cycle des expériences humaines, reculer les limites de ma personnalité, m'inoculer des sèves étranges qui m'eussent transformé pour un temps en une multitude d'autres êtres. » Dans ce jeu éblouissant et illusoire, si minutieusement monté et soutenu sans défaillance jusqu'à la fin de sa vie, il n'est pas toujours facile de discerner l'instant où le mensonge usurpe la place de la vérité.

Que se passait-il dans cette tête, dans ce cœur, aux rares instants où, le masque jeté, il n'avait plus de public que lui-même ? Pour répondre à cette question, il faut le lire sur les lieux mêmes où il a vécu et écrit. Il faut retrouver les atmosphères similaires à celles qu'il a connues. Il faut lire les livres, revues et journaux qu'il a pu lire aussi attentivement qu'il les lisait lui-même. Il faut enfin prendre connaissance de tout ce qui s'est dit et écrit non seulement sur lui, mais sur son jeune protégé, Émile Nelligan, car l'un et l'autre sont indissociables, voire interchangeables. On pourrait même dire à la suite de Réjean Robidoux qu'« il est impossible de concevoir un Nelligan qui soit parfaitement indépendant de Dantin ».

C'est au cours de mes recherches en vue d'une édition critique de ses essais sur la littérature canadienne-française, réunis pour la première fois en deux volumes aux Presses de l'Université de Montréal, que j'ai été amenée à découvrir cet homme d'exception par nature et par vocation dont l'existence, à la fois « renfermée et aventureuse », se déroula davantage à l'étranger (Belgique, Italie, France, États-Unis)

que dans son propre pays. Il a dit que ses «aventures ont été surtout intellectuelles et n'ont guère eu pour témoins que son âme et sa conscience», mais l'intellectuel se doublait d'un homme sensuel, d'imagination et de sang que dévorait «une soif d'aimer tyrannique et suprême». À 28 ans, il est amené par un revirement tragique du destin à abandonner l'amour de Dieu pour l'amour d'une jeune fille, presque une enfant, causant ainsi par ce scandale la ruine de sa vie.

Jamais esprit ne se montra tout ensemble si hardi et si docile. Ramené de force à Montréal, il quitte dix ans plus tard les ordres sur un nouveau scandale. Une autre femme est entrée dans sa vie et, parce qu'elle est enceinte de ses œuvres, elle l'accompagnera sur les routes de l'exil. Il a prétendu qu'elle n'avait été qu'un simple «prétexte» pour prendre le large, «par simple dégoût débordant pour un tel avatar de vie». Le dernier numéro du *Petit Messager du Saint-Sacrement*, paru sous sa direction, renferme, comme par hasard, une gravure représentant «Jésus tenté au désert»! «La manière la plus simple de se débarrasser d'une tentation, c'est assez souvent d'y céder», aimait-il à dire.

Par sa conduite jugée immorale, son scepticisme, son «renanisme», il était aux yeux des phalangistes en robe noire comme l'exemple le plus malfaisant de son temps après l'apostat Chiniquy. Au lendemain de sa première fugue, sa congrégation alla jusqu'à faire dire «mille messes» en réparation de celles que «le pauvre transfuge» avait dites, «sacrilègement», alors que «la lèpre de la perte de la foi le rongerait déjà».

«Ici, ce n'est pas un malheur de ne pas croire, c'est un déshonneur», constatait avec indignation la journaliste Robertine Barry dans un article qui dénonçait l'intolérance et le fanatisme de «La Religion canadienne». Songeait-elle en écrivant ces lignes à son ami, l'exilé de Boston, dont la famille et la communauté s'opposaient toujours farouchement à son retour au pays?

\* \* \*

Son départ aux États-Unis, à l'automne 1903, constitue la preuve d'un grand combat intérieur qui s'achève. À Boston où il s'est installé, il gagne difficilement sa vie comme ouvrier typographe et connaît souvent la gêne et la précarité. Mais son infortune ne fit pas de lui un homme amer. Il garda de son ancien état la pureté de cœur, le don de la sympathie, la compassion qui faisaient tant défaut à ses condisciples et à sa propre famille. Bien qu'opprimé, exilé, humilié, il ne fut jamais

détruit. « Il y a, disait-il, des substances amères qui, suffisamment diluées, prennent le goût du sucre. Ainsi certaines de nos douleurs, atténuées par le temps et l'accoutumance, s'édulcorent en une savoureuse tristesse. » Il n'en continua pas moins à fouler aux pieds les préjugés et les croyances vulgaires de son époque, ne se rangeant jamais sans examen à la commune opinion, et cela ne peut que nous le rendre digne de sympathie. Il mourra sans se réconcilier avec Dieu, à la grande déception de tous ceux qui priaient pour le salut de son âme.

« Après sa déchéance, ses amis voulurent se rappeler quelle sorte d'homme il avait été, mais n'en furent pas capables, car sa personnalité véritable leur avait échappé : il n'avait jamais montré le fond de son âme. » Ces lignes, tirées de sa préface à *Émile Nelligan et son Œuvre*, peuvent tout aussi bien s'adresser à lui qu'au poète, tragiquement disparu. Les curieuses circonstances dans lesquelles cette œuvre a germé en secret et s'est épanouie autorisent certainement de tels rapprochements entre ces deux « naufragés » : l'aîné soufflant au cadet la matière de ses poèmes, les corrigeant ou les réécrivant, puis se taisant sur le secret qui les avait unis afin de lui laisser cueillir les fruits de la gloire. Oh ! la généreuse imposture !

Tout ce que Dantin a dit dans sa préface sur Nelligan, ses dons précoces, ses affinités littéraires, philosophiques, musicales, son mysticisme teinté d'impiété, son penchant pour la bohème, sa nostalgie de l'enfance envolée, sa tristesse, son naufrage, est le reflet de sa propre personnalité et de son propre destin. Cette admirable et pathétique astuce explique en partie pourquoi Louis Dantin est toujours si peu connu. Il fut, comme Cyrano, « celui qui souffle et qu'on oublie » ! C'est à juste titre que Gabriel Nadeau, le légataire de ses papiers personnels, l'a qualifié dans ses « notes inédites » de « cachottier littéraire », ayant mené une double vie partout où il est passé, collaborant à des périodiques sous des pseudonymes qui nous sont encore inconnus et occultant à dessein la vraie nature de sa participation à l'œuvre de Nelligan, son « ami de cœur », selon l'expression du chroniqueur des *Débats* (Dantin lui-même !) qui s'était chargé de présenter, en 1900, « Louis Dantin, ce jeune poète qui ne manque pas de souffle » !

Il n'empêche que, tout en étant condamné à vivre masqué, loin des foules et des honneurs, ce « Canadien authentique », ainsi que Dantin aimait à se qualifier, finira par s'imposer comme l'une des figures les plus originales de notre critique littéraire. Doté d'une érudition solide, bien au courant de la filiation des œuvres, il savait les replacer dans leur contexte et les interpréter à la lumière de l'époque qu'elles

reflètent, sans jamais se payer, comme c'était l'usage, de grands mots, de formules creuses, d'images usées, de coups de matraque ou de goupillon bénisseur. Esprit brillant et avide de savoir, il manifesta en toutes occasions cette curiosité hardie, universelle, qui est son trait le plus remarquable, observant tout, comparant tout, poussant ses facultés dans tous les domaines : philosophie, histoire, sciences, musique, littérature, peinture, politique, économie... Et sa langue ne lui suffisait pas : il maîtrisait l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le latin, le grec, autant d'outils pour une connaissance plus large. Il voulut tout embrasser, tout pénétrer, tout comprendre.

Né avec la double inspiration de la poésie et de la musique, c'est surtout en tant qu'« artiste en syllabes » qu'il souhaitait être reconnu. Son recueil de poésies *Le Coffret de Crusoé* (1932) est certainement l'œuvre d'un poète accompli. Sa passion pour la poésie remonte à son enfance ainsi qu'en témoigne un recueil de ses poètes favoris, *Fragments choisis en prose et en vers des auteurs modernes – Canadiens et Français*, qu'il avait composé en classe de Belles-lettres. À cette relique estudiantine s'ajoutent ses remarquables travaux scolaires. L'un d'eux, « À la République sous l'Allégorie d'un Navire », mérite certainement notre attention pour les troublantes similitudes qu'il présente avec l'allégorie du « Vaisseau d'or », considéré comme l'œuvre maîtresse de Nelligan et le résumé poétique de sa destinée. On pourrait en dire tout autant de son mentor, lequel a connu plus d'un naufrage dans sa vie et dont le motif est une constante de son imaginaire.

Le talent de Dantin ne s'est pas limité à la poésie. « Sa merveilleuse versatilité lui permettait d'exceller dans les disciplines littéraires les plus variées », a rappelé avec justesse son confrère, le père Boismenu, dans un article malheureusement resté inédit. On lui doit, en effet, de savoureux *Contes de Noël*; un recueil de récits et nouvelles : *La Vie en rêve*; un roman : *Les Enfances de Fanny*; deux recueils de poèmes : *Le Coffret de Crusoé* et *Poèmes d'Outre-Tombe*; une centaine d'*Essais critiques* sur la littérature canadienne-française, dont sa remarquable étude sur Émile Nelligan qui allait servir de préface à l'ouvrage; plus quelque 150 articles sur « La vie américaine »; et des quantités d'écrits restés inédits : notes, réflexions, maximes, ébauches de récits, poèmes et autres « curiosités littéraires »...

On s'étonne qu'un homme de lettres de cette envergure n'ait jamais suscité dans son propre pays qu'un intérêt distrait. « Laissez tomber Dantin dans l'oubli », dira Mme Gaudet-Smet à Yves Garon pour le dissuader de consacrer un ouvrage à sa vie et à son œuvre. C'est comme

s'il s'était tramé une conspiration du silence autour de sa personne et de son œuvre, et cette conspiration dure encore, malgré les louables efforts de quelques chercheurs (Yves Garon, Placide Gaboury, Réjean Robidoux, François Hébert) pour le réhabiliter dans l'estime d'une institution littéraire pourtant si prompte à accorder sa reconnaissance aux écrivains de tout acabit. Plus tenace encore est cette obstination de certains critiques à ignorer, voire nier l'importance du rôle qu'il a joué auprès de Nelligan. D'aucuns vont jusqu'à renverser les rôles en faisant du mentor le disciple du jeune poète. Nelligan serait celui qui aurait fait découvrir la poésie à « ce prêtre lettré, plutôt philosophe, lecteur de belles œuvres » ! Or, ce qu'on se garde bien de dire, c'est que ce sont justement ces « belles œuvres », lues par Dantin, qui sont les « sources » mêmes de la création nelliganienne !

Nul ne semble vouloir envisager la seule explication possible au miracle de la création nelliganienne : l'influence omniprésente de celui qui fut son mentor, compilateur, correcteur, préfacier, typographe, éditeur, et « lanceur de mérite attitré ». On craint généralement un éclairage trop vif sur sa personne, et lorsqu'on consent à le tirer de l'ombre, c'est pour rabaisser son mérite : « Dantin est loin d'avoir la sensibilité spontanée, le feu et l'imagination de son jeune ami. » « Dantin n'est pas un poète-né : il est plutôt un penseur et c'est pour cette raison qu'il réussira si bien dans le domaine de la critique littéraire. » Ou alors on en fait un béotien : « Si l'un pouvait faire découvrir à l'autre une voie nouvelle, c'est peut-être Nelligan qui pourrait le faire au bénéfice de Dantin ! » Le maître d'œuvre reste campé dans son sempiternel rôle de sous-fifre au service de son génial enfant. Il est le tremplin qui a permis à celui-ci de s'ériger en « triomphateur » sur la scène littéraire du Québec. Rien de plus ! L'Histoire a fait le reste. Nelligan est devenu un mythe national, une figure christique, un prophète d'un âge nouveau.

Il est vrai que pour des raisons de prudence, d'humilité ou de pure malice, Dantin s'est lui-même efforcé de minimiser sa contribution à cette *Œuvre*. Mais l'homme était un redoutable mystificateur. Son confrère, le père Boismenu, s'est même risqué à dire que ses louanges à l'adresse de Nelligan « étaient une sorte d'apologie du rôle qu'il a lui-même joué dans cette œuvre ». Et, dans l'intimité, il n'a pas craint de révéler que « les meilleurs vers de Nelligan étaient de Dantin ».

De nombreux autodafés ont eu lieu au cours des ans. La famille Seers-Brisset des Nos, à la mort de Louis-Alexandre Seers, a détruit tout ce qui concernait Dantin. Louvigny de Montigny a avoué avoir détruit

vingt lettres sur les soixante que Dantin lui avaient écrites au cours des années trente. Il y a en effet un trou dans leur correspondance, précisément à l'époque de « l'affaire Valdombre » qui faisait de Dantin la cheville ouvrière des poésies de Nelligan. Alice Lemieux a fait elle aussi disparaître « les lettres intimes » qu'il lui avait adressées avant son mariage avec le poète Rosaire Dion-Lévesque, ainsi que les pages de son journal censées révéler certains détails scabreux sur le *voyeurisme* de Dantin. Lacourcière a emporté dans la tombe les cinquante réponses au questionnaire qu'il avait soumis à la sœur aînée de Nelligan. Disparues également les réponses d'Albert Laberge aux questions que Nadeau lui avait posées sur la relation Dantin-Nelligan-Gill. De même que tous les manuscrits de Nelligan, à l'exception de ses cahiers d'hôpital, qui ne renferment aucune nouvelle création, uniquement ses transcriptions de textes non fidèles et, le plus souvent inintelligibles.

On comprendra qu'avec de telles béances dans la tapisserie, il n'est pas toujours facile de relier les fils cisailés pour en retisser la trame, à moins de tomber par chance sur un document, jusqu'ici ignoré ou simplement écarté, qui vienne confirmer ce que nous pressentions, à savoir que le travail de révision apporté par Dantin aux poèmes de Nelligan ne s'est pas limité à de simples corrections jugées « trop hâtives » par les critiques. Et ce sentiment se confirme quand on voit un autre témoin de l'époque, Claude-Henri Grignon (Valdombre), déclarer haut et fort que « les plus beaux vers de Nelligan ne sont pas de lui, mais d'un certain typographe... ». Ces rumeurs feront craindre à DesRochers que quelque « chartiste » zélé ne s'avise un jour de nier à Nelligan la paternité de ses œuvres, comme ce fut le cas de Shakespeare: « C'est déjà commencé. De son vivant même, on a écrit dans *Le Canada* que l'auteur était un imprimeur bohème, et d'autres, vers le même temps, soutenaient que Beaulieu et Gaston de Louvigny écrivirent en collaboration les vers de Nelligan. »

Il est certain que Dantin a pris un malin plaisir à entretenir cette ambiguïté en utilisant le même langage pour parler indifféremment de lui et de Nelligan. Ce singulier effet de miroir entre mentor et protégé fait songer aux figures d'un jeu de cartes qui se dédoublent et se penchent sur leur face renversée. Et c'est alors que se produit un phénomène des plus étranges. Sous la plume de Dantin, les yeux bleus de Nelligan, « ces yeux de druide, transparents et énigmatiques d'adolescent blond à l'air triste », comme disait si bien Jean Éthier-Blais, deviennent « très noirs » et ses cheveux blonds passent au noir « d'ébène »... tout comme les siens. Était-ce un lapsus ? ou une nouvelle

singerie destinée à rappeler sa présence sous le masque? À notre avis, c'est à dessein que Dantin a laissé, ici et là, sur « la route de "l'*Ultima Thule*" », certains indices nous invitant à venir l'y débusquer. Et il s'en amusait d'avance!

Une simple question s'impose ici : comment Nelligan, ce « cancre rébarbatif », selon le mot des critiques, qui n'a jamais été plus loin dans ses études que la classe d'Éléments latins, qui échouait dans toutes les matières et n'avait lu que quelques auteurs selon le témoignage de sa prétendue égérie, la journaliste Françoise, comment aurait-il pu composer, à un âge aussi précoce et au bord de la folie, des pièces aussi accomplies, inspirées des meilleurs poètes français, puis rentrer à l'asile et ne plus jamais rien composer? Pour expliquer l'inexplicable, on finit toujours par invoquer le « génie » et la « science infuse »! On naît poète, voilà tout! Le reste vient tout seul. Aux innocents les mains pleines! C'est ainsi que, nanti d'un bagage littéraire pratiquement inexistant, Nelligan a créé une œuvre si riche en références littéraires et culturelles qu'il a fallu une thèse de doctorat pour en épuiser « les sources et l'originalité »!

Certes, tout est possible à celui qui peut compter sur « la seule force de son talent génial », comme disait Françoise. « Le génie de Nelligan est inexplicable comme le sont tous les génies », d'insister son biographe. Alfred DesRochers va plus loin encore : « Nelligan était de ces génies à qui rien n'est impossible. » La preuve? « À la sortie du collège, il était mûr pour des entretiens de haute spéculation » et, sans avoir jamais lu les poètes anglais, il en subissait « l'influence inconsciente grâce à ses antennes ultra-sensibles qui lui permettaient de capter des échos et leur redonner leur sonorité première »! « Le Vaisseau d'or » tirerait son inspiration de la 9<sup>e</sup> stance de *The Bard* de Thomas Gray! Il lui fallait bien justifier le titre de sa conférence sur « Les Sources anglaises de l'inspiration nelliganienne »! DesRochers n'est pas loin de penser, à la suite d'Hamlet, qu'« il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, / Que notre philosophie n'en rêve »!

Être doté d'« antennes ultra-sensibles » est sans doute un atout non négligeable pour un poète, mais encore faut-il savoir écrire et posséder une bonne connaissance de la poésie et de la prosodie. On semble oublier que l'art poétique ne s'improvise pas. « Une strophe est une œuvre difficile au même titre qu'un buste ou qu'une coupe, professait Dantin, il y faut du métier, de l'application, de l'expérience : aucune somme de bonne volonté et d'instinct fruste n'y suffit. » Ce n'est certes pas en lisant « quelques auteurs » (Françoise) ou en jouant des antennes

(DesRochers) ou en « naissant poète » (Wyczynski) qu'on acquiert ce savoir pointu.

C'est Dantin lui-même qui a ouvert la voie à de telles exagérations en voulant nous faire croire que de « ce cerveau inculte » étaient sorties des « ébauches de génie » ! Et cela, sans le moindre effort de cogitation, « comme le rossignol fait des trilles et sans y entendre plus de malice » ! Dantin se moque du lecteur quand, prolongeant le paradoxe, il ajoute que, chez Nelligan, la « nullité d'idées devient du génie (et) dispense de toute érudition sérieuse ». Cette formulation a eu l'heur de plaire aux critiques qui répètent *ad nauseam* que les dons de spontanéité de Nelligan défient l'étude ! Conclusion : transpiration, patience et persévérance sont des vertus superflues quand on est un génie... ou quand on peut compter sur l'aide désintéressée d'un ami, féru de poésie, qui a fait de l'oubli de soi un principe d'éthique personnelle. Pour le reste des mortels, « le génie, c'est 10% d'inspiration, 80% de transpiration et une longue patience », ainsi que le rappelle Dantin dans une note retrouvée dans ses archives.

Nelligan « mort », Dantin n'eut de cesse de le voir ressusciter de ses cendres, tel le phénix-pélican qui chapeaute, sous forme de bandeau, la première page de sa préface. Le poète est à l'image de cet oiseau mythique qui nourrit ses petits de sa propre chair. Il offre au monde ce qu'il a de plus précieux en lui : son Art. Sauf que cette offrande sacrificielle a ceci de particulier qu'elle est redevable à un autre phénix, lequel n'était pas sans savoir que la gloire ne se donne qu'à ceux qui la sollicitent, qu'elle est incertaine, capricieuse, et dépend de toutes sortes de vicissitudes et circonstances. Or, ici, tous les ingrédients du succès se trouvaient réunis : un poète beau comme un « jeune dieu », doté d'un « talent poétique qui le place hors pair dans notre Pléiade naissante », mais cruellement fauché dans la fleur de l'âge ; une œuvre géniale d'une « tristesse sombre et désolée », capable d'émouvoir un cœur de pierre ; et finalement un « homme de cœur et de goût », passionné de poésie, ne reculant devant aucun sacrifice pour lui ouvrir les chemins de la gloire. N'est-il pas, selon l'expression de Réjean Robidoux, « le père et le sauveur de l'œuvre nelliganienne » ?

On s'étonne que les critiques continuent à nous entretenir dans l'illusion que Nelligan, en dépit de ses « lacunes énormes » et de la maladie qui affectait ses capacités mentales, ait pu gravir seul, sans aucune aide, les sommets de la gloire. Et, quand on n'a pas pieusement voilé la réalité, on a fait appel à l'imagination. C'est ainsi que cet « écolier paresseux » dont l'ignorance était, aux dires de son mentor,

supérieure à la moyenne, est devenu au fil des ans le double canadien-français d'Arthur Rimbaud,

Il faut avoir la vue basse pour ne pas reconnaître au détour de chaque vers de *Nelligan et son Œuvre* la silhouette familière du mentor, son style élégiaque, intimiste et nostalgique, sa belle érudition, son goût pour les pieuses bergeries, les chapelles ruinées et les pierres tombales... Cette obstination dans le refus de voir la vérité en face a eu pour conséquence de tenir Dantin occulté pendant des années. Pourtant, le « génie », c'était lui. Il a neuf ans à peine quand il entre au collège, directement en Syntaxe, et s'y classe aussitôt dans les tout premiers. Chaque année, à la distribution des prix, il sort couvert de lauriers. Il est sans conteste l'élève le plus brillant du collège, le seul dont on conserve les travaux comme de saintes reliques.

Plus tard, à Rome, à l'université Grégorienne, il sera aux dires de ses maîtres « l'intelligence la plus brillante » qu'ils aient vue passer dans leur institution. À 25 ans, il est déjà supérieur du monastère de Paris et assistant général de sa congrégation. À son retour à Montréal, et bien que travaillant clandestinement, il ne tarde pas à se bâtir une réputation d'homme de lettres qui le suivra jusque dans son exil où il deviendra le guide littéraire le plus respecté de son temps. Ses essais critiques témoignent de son talent d'analyste et de sa vaste connaissance des littératures. Il était au fait de toutes les cultures et toutes les civilisations.

Cependant, bien que très savant, il évitait modestement d'en faire la vaine preuve. La forfanterie n'était certes pas son genre. Au contraire, mû par une extraordinaire pudeur, il détestait se mettre en évidence, ne permettant à personne de pénétrer dans le sanctuaire de sa vie privée : « Il y a des actions, disait-il, que l'on considère comme parfaitement légitimes et qu'on ne voudrait cependant pour rien au monde voir connues de qui que ce soit ! » Nul mieux que lui n'a su mettre en pratique l'admirable leçon d'humilité qu'il avait donnée dans *Le Petit Messager*, à savoir que « les hommes véritablement spirituels sont des hommes cachés » : « Ô Vie obscure, ô vie voilée sous des dehors communs, que tu es précieuse devant Dieu, mais que tu es rare sur la Terre ! » Effectivement, l'homme intérieur et l'homme extérieur ne sont pas toujours parvenus à vivre en bonne intelligence. Sous l'exquise modestie de son âme se cachait le désir bien humain de se faire connaître.

A-t-il jamais regretté d'avoir été ce « *Deus Absconditus* », « Celui que l'on ne voit pas » ? Il a certes montré qu'il n'était pas indifférent à la

notoriété littéraire, n'hésitant pas à accepter l'aide de ses amis pour la publication en édition intime de ses poésies impubliables à son époque, et veillant à ce que ses essais critiques, ses contes et nouvelles, ses poésies, paraissent en volumes. Une lettre à sa sœur nous révèle qu'il voulait montrer à sa famille qu'il était après tout « un grand homme ». Peu avant sa mort, et bien que presque aveugle, il s'affairait encore à la publication d'un cinquième volume de ses essais critiques !

\* \* \*

Nelligan a-t-il été l'un des nombreux masques de Dantin ? Il suffit de lire leurs textes en parallèle, à la lumière de documents et témoignages jusqu'ici ignorés et étudiés dans une perspective chronologique et biographique, pour voir apparaître un phénomène hallucinant de gemellité. On reste alors confondu devant tant de parenté de destin, de pensée, de goût, de style, de vocabulaire, de caractère, de références culturelles, sensibles et sentimentales. C'est comme si on se trouvait en présence d'un miroir à deux faces où *Je est l'autre*, ensemble et tour à tour. Et dans ce double registre, fragile est la frontière entre « Je » et « Jeu » !

Il est clair qu'en définissant Nelligan, Dantin se définit lui-même. Maître et disciple se font mutuellement écho dans un élan de « sympathie » si profonde qu'il est difficile de distinguer l'un de l'autre. C'est de toute évidence l'effet que recherchait le facétieux Dantin en créant cette « mosaïque d'idées dont la marqueterie bizarre admet sous les contrastes, un corps chimique dont les atomes, violemment appariés, se heurtent et s'excluent » ! C'est à juste titre que Placide Gaboury a dit dans son essai, *Louis Dantin et la critique d'identification*, que l'on pourrait retrouver tout Dantin dans la critique qu'il fit de Nelligan, « sa vision de l'enfance, sa sensibilité, son romantisme attardé, sa crainte de l'émotion, sa lucidité, sa recherche de l'idée et de la forme ». Mais nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est Nelligan qui avait « libéré chez lui des sources créatrices depuis longtemps scellées ».

« Il reste bien des points à élucider dans la relation Dantin-Nelligan. Y parviendra-t-on jamais ? » C'est sur ces paroles qu'Yves Garon concluait sa conférence sur « Louis Dantin, précurseur et frère d'Émile Nelligan ». Il était convaincu qu'« une analyse psychocritique de l'œuvre poétique de Dantin nous permettrait peut-être de découvrir des liens plus étroits entre ces deux poètes désormais inséparables ». Une façon bien diplomatique d'insinuer ce qui ne pouvait se dire

ouvertement devant un auditoire venu célébrer Nelligan, « le premier grand poète lyrique » du Canada français. Dans son commentaire-réponse, Jacques Allard signalait déjà la récurrence de certaines images dans les pièces qui parlent de l'enfance, de la femme et de la mort, mais il pressentait des correspondances « plus secrètes, plus subtiles », que seul un dialogue plus poussé de leurs œuvres mettrait en évidence. Cependant, « déjà l'hypothèse de la parenté des œuvres lui paraissait suffisamment sérieuse pour laisser présager des résultats étonnants ».

C'est ce que l'histoire de cette vie peu commune a essayé de mettre en évidence. Le rôle de Dantin ne prend en effet tout son sens qu'à la lumière de ces correspondances. C'est la loupe à la main et armé des vieux outils de la sémantique, de la grammaire, de l'histoire et de la logique, qu'il faut examiner la production poétique du mentor et de son protégé. Et l'on est frappé d'étonnement devant tant de similitudes ! « Les initiés savent les raisons du rapprochement de ces illustres poètes », affirmait le père Boismenu, en songeant « au petit clan des amis de Nelligan » ! La question est de savoir pourquoi ils ont gardé jusqu'ici le silence.

\* \* \*

Pourquoi, se demandera-t-on, Dantin a-t-il aussi généreusement apporté son concours à une œuvre qui n'était pas la sienne, tout en sachant que « cet humble service absolument désintéressé » resterait anonyme ou simplement connu de quelques familiers ? La raison est simple : l'Église de son temps n'aurait jamais toléré qu'un moine pût écrire et publier autre chose que des textes dévots, et encore moins un moine qui avait tenté de défroquer et qu'on avait rattrapé de justesse au bord du gouffre où il allait sombrer... tel un certain « Vaisseau d'or » dans « l'abîme du rêve ». Ses chances de publier sous son nom étant nulles, il lui avait bien fallu se résigner à trouver une autre solution et d'autres masques et pseudonymes...

Si Dantin n'a pas acquis la notoriété qu'il méritait, s'il a nié les allégations de Valdombre, c'est de toute évidence pour ne pas nuire à la mémoire de Nelligan et risquer un autre scandale (mot qui revient comme une obsession sous sa plume généralement en relation avec « naufrage ») : « Je suis un homme paisible à qui il répugne de scandaliser qui que ce soit. J'ai horreur du scandale », avait-il confié à Des-Rochers. Il n'empêche que derrière chaque page de cette *Œuvre* se profile l'ombre tenace de celui qui en fut l'artisan dans toutes ses

étapes. Mais il n'en fut jamais que l'ombre. Ainsi l'avait voulu le Destin ! Voir son nom uni à celui de son ami, dans le même ouvrage, était tout ce qu'il pouvait espérer. Et il n'en demandait pas davantage. Peu lui importait finalement d'écrire sous un nom d'emprunt, de renoncer aux illusions de la gloire ! Raison de plus si son sacrifice pouvait servir à faire sortir de l'oubli, où il était condamné, un pauvre garçon si attachant dans sa naïveté, et victime, comme lui, de l'ostracisme d'une société cruelle dans ses préjugés.

Pendant, devant une telle marque de générosité, on se prend à penser que des motifs plus personnels ont pu inspirer cet « acte d'amitié ». Bien que Dantin ait prétendu ne faire que son « devoir de sagesse patriotique » en prônant l'œuvre de Nelligan, il n'a pu éviter que ce devoir nous paraisse inspiré par un sentiment bien plus ardent que l'amour de l'Art ou de la Patrie. Quand il disait voir en lui un autre « Pauvre Lélian », et en Nelligan, un « Rimbaud canadien-français », faisait-il uniquement allusion à leurs affinités en matière de poésie ? Car en s'associant avec son jeune ami aux « poètes maudits », il ne pouvait manquer de rappeler la « malédiction » que Verlaine et Rimbaud avaient dû affronter et donner prétexte à cette autre « malédiction » que constitue leur très équivoque amitié.

S'il est jamais arrivé à Dantin de pratiquer ces « amours maudits, courbées de honte, et qu'il faut taire », dont fait allusion la dernière pièce du *Coffret de Crusoe*, il est toujours resté très discret sur le sujet de ses relations corydonnesques. Une chose est certaine, il n'était pas indifférent à l'attrait féminin. En témoigne la passion amoureuse que lui inspirèrent trois femmes dont il eut voulu être l'époux : Charlotte, la petite Wallonne ; Florence, l'Américaine ; et Fanny l'Africaine. Trois romances qui se brisèrent aux grands hasards de la vie. Pour se consoler, il lui arrivera, de se laisser prendre au « leurre des fruits défendus » que lui tend au bord des chemins quelque « vestale impure » ou quelque « brun enfant d'Apelle ». Rencontres de fortune qui apaisaient ses sens exacerbés.

\* \* \*

Pour comprendre cet homme étrange et complexe, à la fois modeste et scandaleux, mystique et sensuel, il nous faudra remonter avec lui le cours du temps, de son enfance studieuse et dévote à son premier voyage en Europe, car c'est là que toute sa vie se joue, sur ce « coup de tête qu'il croyait inspiré du ciel ». Mais un amour humain, exalté et

purement platonique, vient bientôt remplacer l'amour de Dieu. Elle a quinze ans à peine. Son souvenir l'accompagnera jusqu'à la fin de sa vie : elle sera sa muse, sa joie, sa souffrance aussi. Comme Dante, une petite fille lui a révélé l'amour. D'autres femmes passeront dans sa vie qui lui confirmeront la brièveté ou l'inconstance des attaches humaines, l'injustice du sort ou la tromperie des apparences, mais c'est à cette « Fraîche fille de Wallonie » dont « le rire perlait comme une symphonie » qu'il doit « la douceur du premier baiser ».

Nous avons tenu entre nos mains les lettres que sa petite amie belge lui avait adressées, plus de trente ans après le drame qui les avait à jamais séparés, et ces pauvres feuilletts, jaunis par le temps, vibrent toujours de la passion qui avait animé ces deux amants puérils. Une passion qui ne s'était jamais démentie en dépit des obstacles infranchissables qui s'étaient dressés sur leur route jusqu'à leur mort, la même année.

La correspondance de Dantin avec les « gens de lettres » de son temps (Germain Beaulieu, Alfred DesRochers, Rosaire Dion-Lévesque, Robert Choquette, Jovette Bernier, Olivar Asselin, Louvigny de Montigny...), nous aidera à recomposer les épisodes marquants de sa vie en exil, car pour meubler sa solitude, il a écrit des centaines de lettres. On s'interroge sur cette frénésie d'écrire. Elle a ses déterminations personnelles : l'effroi d'un vide intérieur, l'horreur de l'ennui, l'angoisse de la mort peut-être, contre lesquels les lettres aux confrères d'écriture lui furent une distraction et un refuge. Elles restent la partie la plus vivante de son œuvre par le naturel, la sobriété, l'esprit, les témoignages pleins de vie sur ses idées, son caractère, ses lectures, ses sentiments...

Une « Esquisse d'autobiographie », « True Story », nous aidera à compléter un autre volet de sa vie. Il avait cru pouvoir se libérer par l'écriture du poids du passé, mais cette modeste tentative (quinze pages écrites en anglais) alla rejoindre la longue liste de ses projets restés en plan. Son histoire s'interrompt au moment où il s'apprête à rejeter les plaisirs de la vie terrestre pour se consacrer entièrement à Dieu. Moment crucial dont toute sa vie allait dépendre ! A-t-il craint en relatant les conséquences de cette hâtive décision de réveiller d'anciennes blessures mal cicatrisées ? Ou avait-il plutôt renoncé à raconter certains épisodes qui n'étaient pas aussi nets et immaculés qu'il conviendrait ? Dommage car on sait finalement peu de chose sur les vingt années qu'il a passées dans la congrégation du TSS, celle-ci limitant toujours l'accès à son dossier sous le prétexte que dans le cas des prêtres sortis des ordres, « cela n'est pas opportun » : « Quand on est sorti, on est séparé, et c'est fini ! »

Son œuvre poétique et romanesque nous sera également d'un précieux secours, l'écriture n'étant chez lui qu'un prétexte pour se mettre en scène, pour livrer au monde « une portion déguisée de son âme » et ainsi satisfaire son impérieux besoin d'échapper à soi-même pour devenir « autre ». *Les Enfances de Fanny*, ouvrage qui oscille entre le documentaire et le romanesque, sera un dernier prétexte pour narrer ses expériences au sein d'un ghetto noir américain. Ici, les nombreuses allusions autobiographiques, parfois évidentes, parfois secrètes, affichent l'image de l'auteur et la dissolvent. Dantin n'a finalement rien d'autre à offrir que lui-même. On pourrait presque écrire sa biographie en faisant parler ses personnages car, ainsi que l'a fait remarquer son ami, le Dr Nadeau, son œuvre « n'est qu'une longue confession subjective, une redite continuelle de son existence ». Et, curieusement, cette confession se prolonge dans l'œuvre de Nelligan...

Nous ne connaissons dans toute la littérature canadienne-française, œuvre qui, plus que la sienne, exige pour être lue correctement et efficacement l'évocation de son auteur, quel que soit le pseudonyme sous lequel elle a été écrite. « On ne peint bien que son propre cœur », a dit l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* qui se flattait d'être de tous les auteurs français de son temps « quasi le seul qui ressemble à ses ouvrages ».

Aux multiples doubles qu'Eugène s'était créés, Gabriel Nadeau, le légataire de ses archives, se croira obligé, par scrupule de bienséance, de lui en fabriquer d'autres. Il a fait de Donat Sylvain, le héros des *Enfances de Fanny*, un ami qui ressemble à Dantin comme un frère, même si, et cela saute aux yeux, « Donat Sylvain » est son double masqué et l'anagramme de « Louis Dantin » ! Et, comble de mystification, Nadeau voudra nous faire croire que Dantin, touché par la douleur de Donat Sylvain, à la mort de Fanny, sa maîtresse noire, avait eu l'idée de romancer leur tragique idylle dans *Chanson javanaise*.

Puis, renversant les rôles, Nadeau fera de Donat Sylvain l'auteur de *Chanson funéraire*, sorte de bilan de la vie sentimentale de Dantin. Une vingtaine d'années s'écouleront avant que Nadeau ose inclure cette pièce, sous le nom de Dantin, dans *Poèmes d'Outre-Tombe*. Mais quand il s'agira de publier ce morceau de bravoure érotique qu'est *Un Manuscrit retrouvé à Kor-El-Fantin*, sous-titré *La Chanson-Nature* de Saint-Linoud, Nadeau jugera prudent de faire de Saint-Linoud l'auteur et « confident » de Dantin. Stratagème cousu de fil blanc, car « Saint-Linoud » est une autre version anagrammatique de « Louis Dantin » !

Dantin, en légant à Nadeau tous ses papiers personnels, sa vaste correspondance, ses notes et textes inédits, attendait certainement que son ami le fît enfin connaître sous son vrai visage. Certes, Nadeau s'y employa avec ardeur, menant en coulisse enquête sur enquête auprès de tous ceux qui avaient connu ou correspondu avec Dantin, prenant de nombreuses notes, mais par prudence, par pudeur aussi, il n'a finalement livré, dans l'ouvrage qu'il lui a consacré, qu'une partie de ses découvertes et hypothèses de travail, estimant que la société de son temps n'était pas prête à recevoir certaines vérités...

Nadeau devait trouver un collaborateur enthousiaste en la personne du père Yves Garon qui préparait, au début des années cinquante, une thèse sur l'œuvre de Dantin. C'est ensemble que, tels des « détectives littéraires » (selon l'expression de Nadeau), ils ont mené leurs recherches en vue d'une meilleure compréhension de l'homme et de l'écrivain. Leurs travaux, leurs notes et correspondances m'ont été une aide précieuse dans la réalisation de cet ouvrage.

Si Nadeau nous a laissé à son tour ses archives, c'est bien pour qu'elles servent à quelque chose ! Il est évident, en les lisant, que c'est la relation Dantin-Nelligan qui l'avait particulièrement intrigué. Il sentait confusément que le rôle de son ami auprès du jeune poète avait été beaucoup plus important qu'on ne l'avait jamais soupçonné ou consenti à l'avouer, ce que certains témoignages étaient venus lui confirmer. Mais Nadeau savait aussi par expérience que les fervents d'un auteur, ceux qui se chargent d'entretenir son culte, contribuent, sinon formellement, du moins par abstention, à nous cacher la vérité lorsque celle-ci leur paraît gênante ou inconvenante, raison de plus quand les hasards du destin ont fait de cet auteur un mythe national. « Certaines révélations qui dorment très bien dans le fichier du chercheur seraient désobligeantes, soit à la mémoire du poète, soit à celle des siens, soit encore à d'autres intéressés », avait fait remarquer le professeur James S. Tassie de l'université Carleton en réponse à la conférence que Luc Lacourcière avait présentée, en 1966, au colloque sur Nelligan.

Je n'ai cherché, quant à moi, qu'à retrouver un visage sous les couches de fard accumulées avec les ans et à le replacer dans son vrai cadre. À regrouper également dans un certain ordre les événements pour en dégager les lignes du cœur et celles de l'esprit. Il suffit souvent de surprendre Dantin dans le secret de sa correspondance intime, de faire parler ses personnages, de lire entre les lignes sa préface et les poésies de Nelligan, pour découvrir les motifs sous les actes, et

l'homme sous ses multiples masques et facéties. On regrette que sa vie n'ait été mieux assortie à son génie multiforme!

Cette biographie fait état de documents jusqu'ici mal connus, ignorés ou simplement écartés et restés inédits. Si je me suis strictement interdit de rien inventer, en revanche, je n'ai pas fait faute d'interpréter, estimant que tout fait tire sa valeur d'une interprétation artistique. La route que j'ai frayée sous ses pas se voulait la plus directe possible, mais les routes toutes droites ne conviennent pas à cet homme qui avance masqué dans un dédale d'incertitudes, de paradoxes et de contradictions, toujours prêt à se dédoubler pour suivre dans les directions les plus imprévues l'impulsion d'un sentiment ou d'une impression. C'est comme avancer sur un terrain miné, mais il ne faut pas pour autant avoir peur de l'explorer. Essayer de comprendre, ce n'est pas dépoétiser, désacraliser, démythifier, c'est rester fidèle à la Vérité, avec un V majuscule. Ne rêvait-il pas, paradoxalement, de la porter « comme une Eucharistie » ?

« Chaque fois qu'on me lira, moi, je veux qu'on me parle et je répondrai par un murmure intérieur », avait dit Dantin à Nadeau, au moment de lui léguer son « livre de bord », ses « bouteilles à la mer », à l'exemple de Vigny qui avait écrit dans les siennes un message pour les générations futures. Là, l'homme confie ce qu'il possède et se déleste de ce qui l'a possédé. Il espérait qu'en le lisant on songerait avec sympathie au pauvre « naufragé ». C'est ce « murmure intérieur » que je me suis efforcée ici même de susciter. Puisse-t-il, selon son propre vœu, nous aider à entrevoir l'homme tel qu'il fut dans le secret de son âme, sans lui ôter toutefois cette étrange ambiguïté qui lui donne son sens intime et sa beauté cachée : « Je veux être connu tel que j'ai été. Je compte sur la sympathie, et celle de quelques hommes me suffira. Les âmes charitables ne me jetteront pas la pierre : et si elles ont souffert, elles me comprendront. *Mais ma vie restera une énigme pour le plus grand nombre...* »

Comme il avait raison de s'exclamer dans « Complainte du Chômeur » : *Ah ! l'univers est plein d'énigmes ! ! L'hiéroglyphe de ses signes / Arrête notre esprit à chaque pas.* Mais n'est-il pas dans la nature de l'homme de vouloir percer le secret des hiéroglyphes ?

Il ne me reste qu'à souhaiter que l'on prenne quelque attachement pour celui qui se découvre ici de page en page. Nous le retrouverons tel qu'il s'est toujours montré : « un anticonformiste lucide, ennemi de tout fanatisme, un sceptique qui avait foi en la nature humaine, un esprit d'une audace sans bornes, mais peu armé pour la lutte et *bien*

*résigné à se taire en mettant toute sa force à s'arc-bouter par une résistance immobile*». Aidons-le à briser cette résistance afin qu'il nous livre enfin les secrets de sa vie!

Pour compléter l'histoire de cette vie peu commune, on trouvera en version numérique sous le titre, *Visages et masques de Louis Dantin*, quelques chapitres complémentaires (trop longs pour être inclus dans cet ouvrage) sur ses tout premiers pseudonymes, certains encore insoupçonnés, d'autres qu'on a attribués par erreur à Nelligan.